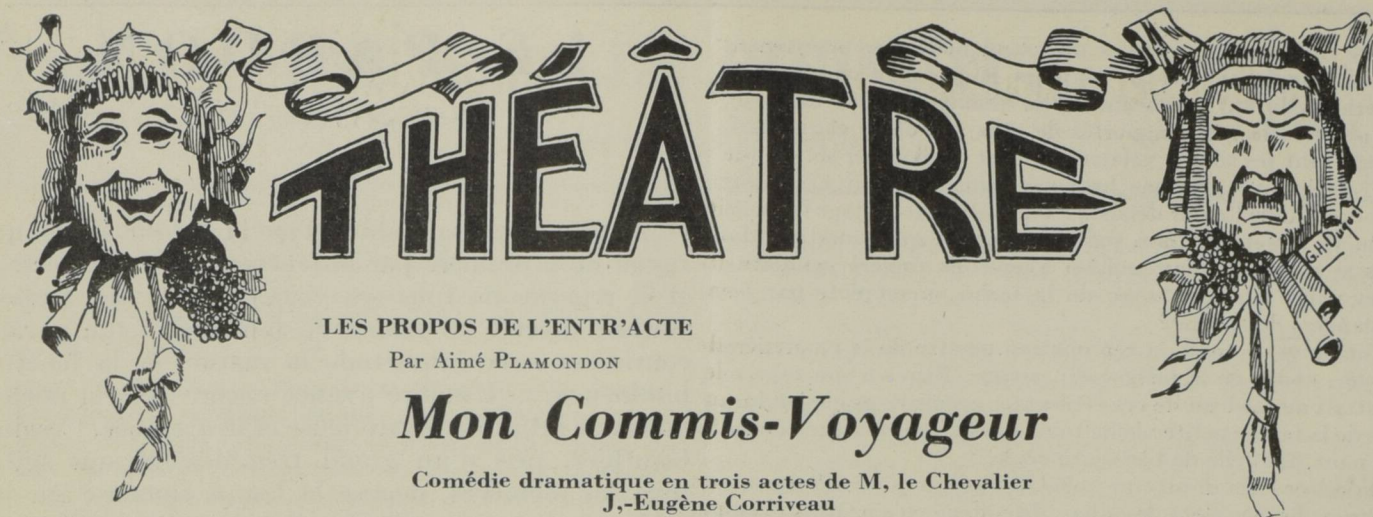




LES PROPOS DE L'ENTR'ACTE

Par Aimé PLAMONDON

## Mon Commis-Voyageur

Comédie dramatique en trois actes de M. le Chevalier  
J.-Eugène Corriveau

J'avais un peu d'inquiétude en lisant en sous-titre de la pièce nouvelle de mon ami le chevalier Corriveau, "comédie dramatique", mais je suis heureux de dire tout de suite que j'ai été agréablement rassuré dès le deuxième acte de la pièce.

En effet, "Mon Commis-voyageur" est sans conteste une de nos œuvres dramatiques canadiennes-françaises qui donnent le plus complètement, le plus franchement, l'impression d'un véritable ouvrage théâtral. Il y a une intrigue réelle avec un développement complet; l'intérêt se fixe dès le commencement, pour se soutenir sans trop de peine à peu près jusqu'à la fin, grâce à un ensemble de situations suffisamment émouvantes et graduées avec assez d'adresse pour nous tenir en haleine presque sans interruption. Ce n'est pas que l'histoire ait rien d'extraordinaire, ni que les personnages présentent des caractéristiques absolument remarquables, mais cette histoire, malgré des lacunes regrettables, ne manque aucunement de vraisemblance (au sens théâtral du mot, bien entendu) et ses personnages possèdent assez de vie pour nous donner l'impression qu'ils pourraient parfaitement exister et qu'un jour ou l'autre nous pourrions faire connaissance avec eux.

Nos bons amis, les commis-voyageurs, qui ont assisté à la première de la pièce, le 8 décembre dernier, n'ont pas dû manquer d'être amusés, bien qu'un peu surpris peut-être, de voir un des leurs rouler aussi facilement un financier comme l'honorable Feuilleron et un politicien retors comme le député Jacques Lord, américain d'origine et aventurier de carrière. De plus, M. Corriveau a voulu faire vibrer la fibre patriotique en faisant sonner bien haut la nationalité canadienne-française de "son" commis-voyageur.

Il y a même dans cette facilité avec laquelle André Gaulois se joue de tout et de tous quelque chose qui, malgré les conventions admises par le théâtre, devient à la longue un peu enfantin et même légèrement agaçant.

Quant à Madeleine, la fille de l'honorable Feuilleron, c'est un type de femme beaucoup plus intéressant et plus sympathique que l'héroïne du "Chevalier de Colomb". Elle est vivante, elle vibre, elle aime, elle souffre, elle nous émeut quelquefois et nous charme presque toujours.

Le meilleur acte de la pièce est sans contredit le deuxième qui est plein de mouvement, d'entrain, et qui démontre chez son auteur une réelle connaissance de la scène et une entente considérable des nécessités de la composition dramatique. Il y a même là, dans la scène du téléphone, une trouvaille que ne dédaigneraient certes pas nombre d'auteurs dramatiques à la mode en France et aux États-Unis.

Que l'auteur me permette ici une petite réserve sur le titre de sa pièce qui serait, à mon modeste avis, plus élégant s'il se lisait "Un commis-voyageur", car il est toujours certain que lorsqu'on emploie le possessif on circonscrit l'intérêt,

tandis qu'au contraire, lorsqu'on se sert de l'indéfini, on l'agrandit de façon illimitée.

Le style dramatique de M. Corriveau semble avoir acquis plus de naturel et viser moins à la recherche et à l'effet que dans le passé. On peut lui reprocher encore des faiblesses, des répétitions, même des redites qui alourdissent certains morceaux et nuisent à la valeur de quelques scènes, mais il y a progrès, c'est incontestable, et ces petits reproches qu'il faut bien que je fasse malgré moi, sont grandement atténués par le compliment qu'il me plaît de répéter à l'auteur, à savoir que pour l'action, il est plus que probablement le premier de nos auteurs dramatiques actuels. C'est pour cela surtout que je tiens à le féliciter hautement de son dernier travail et que je souhaite que son œuvre nous soit de nouveau présentée avant longtemps sur une scène plus grande, dans des décors mieux appropriés, et avec une distribution encore plus susceptible de lui donner toute sa valeur, de faire ressortir tout son agrément.

Il ne faut pas entendre par là que la pièce n'a pas été convenablement jouée. Elle a été au contraire vaillamment défendue par ses protagonistes qui, s'ils n'ont pas toujours su voir les beautés à mettre en lumière et les écueils à éviter, ont pourtant donné à l'auteur et au public une preuve évidente de bonne volonté et d'intéressantes dispositions.

Au premier rang, il faut placer mademoiselle Marcelle Aubry qui s'est révélée, une fois de plus, jolie artiste dans tous les sens que comporte ce mot: intelligence, finesse, art des nuances, élégance du geste et distinction du maintien. A ses côtés, M. Eugène Lachance a fait un louable effort pour seconder son travail et rendre justice aux intentions de l'auteur. M. Lachance est un artiste consciencieux, c'est pour cela que je lui conseille instamment, s'il veut continuer à faire des progrès, de surveiller rigoureusement sa tenue en scène. Qu'il se persuade bien, une fois pour toutes, qu'on ne s'assied jamais sur une table, ni chez soi, ni, à plus forte raison, ailleurs. M. Arthur Lachance semble avoir trouvé un rôle exactement à sa taille, car il nous a donné dans le personnage de Jacques Lord la meilleure interprétation de sa carrière dramatique jusqu'à aujourd'hui. M. Fernando Jacques est un vieillard un peu trop vieux peut-être pour son âge, mais dont la tête ne manque pas de distinction et dont le jeu révèle d'intéressantes possibilités. Enfin, mademoiselle Margurite Lessard, dans un petit bout de rôle de rien du tout, a trouvé moyen de déridier l'auditoire à plusieurs reprises et de nous faire désirer son retour sur nos scènes québécoises dans des rôles plus considérables où elle pourra donner toute la mesure de son talent.

Aimé PLAMONDON.

de la Société des Arts, Sciences et Lettres